

Laval théologique et philosophique



JOÓS, Ernest, dir., *La Scolastique : certitude et recherche. En hommage à Louis-Marie Régis : recueil*

Louis-Émile Blanchet

Volume 37, numéro 3, 1981

Hegel (1831-1981)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705884ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705884ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blanchet, L.-É. (1981). Compte rendu de [JOÓS, Ernest, dir., *La Scolastique : certitude et recherche. En hommage à Louis-Marie Régis : recueil*]. *Laval théologique et philosophique*, 37(3), 370-372. <https://doi.org/10.7202/705884ar>

Ce petit livre, qui se lit d'un trait, se déroule en trois tableaux. L'auteur commence par faire la chronologie de l'affaire Küng depuis 20 ans. La description des faits, ainsi que le choix des textes qui les illustrent, traduisent un parti-pris favorable aux autorités ecclésiastiques. Ainsi, sa revue des opinions favorables à Küng aurait pu être facilement plus riche. En seconde partie, F. Gaboriau réfléchit sur les structures en cause. Il situe la théologie dans la ligne de la confession de foi. Le point de vue est limité, mais la démarche est bien menée. Enfin, l'auteur aborde à sa façon les grandes questions que pose le conflit : rapports entre magistère et théologie ; qu'est-ce qu'une théologie catholique ; jusqu'où va la liberté du théologien ; etc.

L'ouvrage, de ton fraternel, se fait l'écho du point de vue traditionnel. Il n'est cependant pas banal.

R.-Michel ROBERGE

Hans KÜNG, *L'Église assurée dans la vérité?*
Paris, Éditions du Seuil, 1980, (14 × 20 cm),
96 pages.

Ce livre est la traduction de *Kirche, gehalten in der Wahrheit?* publié en 1979 ; on y a annexé deux articles parus dans la presse au début de 1980. Dans le premier, Küng lui-même nous dit pourquoi il reste catholique ; dans le second, son collègue Herbert Haag nous présente une version des faits qui nuance grandement les chronologies diffusées dans les milieux ecclésiastiques. C'est carrément un plaidoyer en faveur de Küng.

Dans le corps du volume, Küng reprend sa célèbre question sur la vérité dans l'Église. Le ton est positif. L'auteur y confesse, de façon émouvante, sa foi dans l'indéfectibilité de l'Église, c'est-à-dire dans la permanence de l'Église dans la vérité par-delà ses erreurs « d'instance ou de déclarations ». La vérité de l'Église serait une affaire d'orthopraxie plus que d'orthodoxie, et de communauté de croyants plus que d'institution.

Son concept de magistère faillible continuera à irriter les « hommes d'Église ». Les théologiens au travail n'auront pas tendance à s'en scandaliser même s'ils ne partagent pas forcément l'angle d'approche de l'auteur.

De notre côté, nous pensons que Küng part, comme la théologie officielle, d'une conception beaucoup trop notionnelle du langage de la foi. S'il était plus sensible à la dimension symbolique,

voire poétique, de toute expression de foi, il ne serait pas entraîné à parler d'erreur, avec tout ce que ce langage peut avoir d'excessif aux yeux de certains. Un symbole peut être plus ou moins heureux ou devenir plus ou moins fonctionnel. Il n'est cependant jamais dans l'erreur. De nouvelles symbolisations doivent s'ajouter aux anciennes pour relancer la parole, mais non d'abord pour les faire taire.

R.-Michel ROBERGE

EN COLLABORATION, *SCOLASTIQUE ; certitude et recherche*, Montréal, Édit. Bellarmin, 1980, (21 × 13 cm), 211 pages.

Hommage à Louis-Marie Régis, ce recueil préparé sous la direction de Ernest Joos, renferme un certain nombre d'études plus ou moins longues sur divers sujets. Nous dirons un mot de chacune pour en dévoiler le contenu.

Particulièrement brève, la première étude est de M.-D. Chenu et s'intitule : *Foi : certitude et recherche*. La foi divine comporte deux aspects inséparables : la *certitude* de l'adhésion aux vérités révélées, mais aussi *inévidence* de ces vérités. Comme l'intelligence demande toujours à voir et n'a de repos que dans l'évidence, elle *recherche* naturellement la vision. D'où ses efforts pour 'voir' malgré sa certitude. Le P. Chenu voit dans cette structure de la foi une invitation à relire l'ouvrage de P. Régis *L'Opinion selon Aristote* : par le recours à des catégories philosophiques, le théogien pourra « mener une réflexion critique sur sa foi, tant en elle-même que comme principe dynamique de ce 'savoir' déconcertant qu'est la théologie » (p. 13).

Due à M. Étienne Gilson, la seconde étude reproduit l'appendice que ce philosophe a cru bon d'ajouter à son livre *Being and Some Philosophers* à la suite des observations critiques formulées par le P. Régis. L'exposé rappelle, dans une première partie, les remarques mêmes du P. Régis ; la seconde partie contient le texte même de M. Gilson. Dans l'ouvrage en question, M. Gilson avait soutenu que nous atteignons l'existence, non pas dans un concept résultant de la première opération, mais dans le jugement de la seconde opération. Le P. Régis, à l'aide de textes de saint Thomas, soutient que l'existence est connue par et dans un concept, concept qui n'est pas signifié par un nom, mais bien par un verbe. Ce qui n'empêche pas l'existence d'être connue aussi

dans une affirmation, un acte du jugement et cette seconde connaissance complète la première. M. Gilson, pour terminer, exprime son accord avec la position du P. Régis.

Le P. Dominique Dubarle a signé la troisième étude, étude assez élaborée portant sur le signe chez Aristote d'abord, chez les Stoïciens ensuite. Malgré l'intérêt de cette étude, nous ne pouvons faire plus que d'en dégager la structure. Chez Aristote, le *σμεῖον* est avant tout un moyen de preuve, puis un moyen de connaissance; il désigne aussi le signe linguistique pour lequel Aristote semble préférer le terme 'symbole' (*σύμβολον*) dont l'étymologie suggère l'idée de « réunion de deux fragments ».

La doctrine du signe chez les Stoïciens est plutôt complexe et enchevêtrée. Tenter de la résumer serait courir le risque de la trahir en la simplifiant trop ou en la rendant moins intelligible. Le mieux est de renvoyer le lecteur à l'exposé même de l'auteur.

M. Venant Cauchy intitule son étude : *Être et Connaître*. Il expose les positions respectives de Platon et d'Aristote sur le sujet. Et il se demande si Aristote s'est complètement affranchi de la vision de Platon et tente d'apporter à cette question une réponse partielle. « Mais il nous semble incontestable, écrit-il, que le Stagirite a clairement distingué les deux ordres du connaître et de l'être et qu'envisagée sous cet aspect primordial, sa doctrine n'est guère assimilable à celle de son illustre prédécesseur ». (p. 132). L'exposé des deux positions est bref, mais de nature à nous bien faire voir leurs divergences. Dans la partie consacrée aux points de vue d'Aristote, l'auteur ne pouvait omettre l'épineuse question de l'intellect actif et de l'intellect cognitif. Par là il est conduit, dans un troisième paragraphe, à examiner brièvement la question difficile et controversée du *νοῦς*.

Le Père Louis-Bertrand Geiger, o.p. signe une étude intitulée : *Ce qui est* (*το ὄν*) *se dit en plusieurs sens*. Malheureusement, note l'auteur, si tous ceux qui se présentent comme métaphysiciens utilisent le même mot 'Être', tous ne lui donnent pas le même sens, d'où il s'ensuit une situation non seulement paradoxale, mais nuisible pour la métaphysique. Pris dans toute sa généralité, l'être s'étend à l'être réel et ses modes, à l'être de raison, à l'être signifiant la vérité de la proposition. Mais, pour Aristote et saint Thomas, l'étant en tant qu'étant, sujet de la métaphysique, c'est « ens per se in rerum natura », c'est-à-dire « entia, quae sunt res extra animam, quarum unaquaeque est,

'aut quod quid est', aut quale, aut quantum, ... » (In VI *Metaph.*, lect. 4. n. 1241). Sont exclus l'*ens per accidens* et, *ens quod significat verum* » (*Ibid.*, n. 1242).

Une observation. Sauf erreur, il nous semble que ce qu'affirme le P. Geiger au second paragraphe de la page 92 ne s'accorde pas tout à fait avec la position de M. Gilson rapportée dans le second article de ce livre.

Vient ensuite une étude du Père Joseph Owens, C. Ss. R., intitulée *Diversificata in Diversis*. Ces mots sont tirés de la phrase suivante : « Ratio enim entis, cum sit diversificata in diversis, non est sufficiens ad specialem rerum cognitionem » (I *Sent.*, Prol., q.1, a.u, c.). L'étude semble porter principalement sur le sujet de la métaphysique, *ens in quantum ens* en regard de la théologie. Le but précis de l'auteur n'est malheureusement pas facile à discerner. Il explique en particulier trois points : *ratio entis, specialem rerum cognitionem, diversitas et differentia*. Le passage suivant résume bien l'article : « In contrast, metaphysics and sacred theology, proceeding respectively on the basis of the *ratio entis* and the *ratio divina*, treat of everything. But while metaphysics does not descend to cognition proper to the moral or the natural orders, sacred theology is able to do so. The notion of being is not sufficient to provide the special cognition that is given in the generic and specific sciences, while the *ratio divina* is » (p. 116). Si l'étude avait pu être plus élaborée, nul doute que l'auteur nous aurait expliqué comment concilier cette position touchant la théologie avec cette proposition de s. Thomas : « Unde non est ad imperfectionem doctrinae fidei imputandum si multas rerum proprietates praetermittat : ut caeli figuram, et motus qualitatem » (II *C. Gent.*, ch. IV).

Monsieur Ernest Joos, à qui nous devons la préparation de ce recueil, a signé deux courtes études : la première a pour titre « *Merleau-Ponty : de l'intentio intellectus à l'intentio rei ou de la phénoménologie à la métaphysique* ». Il note que l'idéalisme de Husserl gêne Merleau-Ponty qui « insiste sur une 'troisième dimension' au-delà de l'objectif et du subjectif où cette distinction devient problématique (p. 160). L'auteur n'entend pas discuter si la thèse de Merleau-Ponty révèle l'intention de Husserl, mais constate qu'elle révèle « la pensée de Merleau-Ponty lui-même » (p. 161). Merleau-Ponty défend une attitude naturelle; il entend « présenter la tendance naturaliste afin de contrebalancer la tendance idéaliste de la phénoménologie » (p. 161).

Dans un bref post-scriptum, M. Joos apporte quelque précision sur *La Nouvelle scolastique de Louis-Marie Régis*. Il explique que L.-M. Régis « appartient à la tradition péripatétique dans sa forme scolastique » (p. 196) ; disciple d'Aristote et de s. Thomas, il a retenu avant tout l'esprit de leur enseignement. S'il est attaché à cet enseignement, le P. Régis se préoccupe des problèmes de son époque ; et au-delà des aspects scientifiques des problèmes, il n'oublie pas leur dimension métaphysique.

Quant à M. Charles Murin, il nous présente une étude *Pour une démystification* de la mort de Dieu. Il énumère d'abord quatre grands thèmes de la pensée de Nietzsche : la Mort de Dieu, la Volonté de Puissance, le Surhomme, l'Éternel Retour. Ces quatre thèmes seraient les clefs de tous les autres développements de la pensée de Nietzsche. De ces thèmes, l'auteur ne retient que celui de la 'Mort de Dieu'. C'est du reste celui-là qui a surtout retenu l'attention. La pensée contemporaine lui a réservé un accueil tout particulier à tel point que « même certains théologiens n'ont pu résister à l'attrait de ce thème et en ont fait l'objet d'une théologie de la mort de Dieu, d'une sorte d'athéisme chrétien » (p. 175). La proclamation de la 'mort de Dieu' par l'*Insensé* dans le *Gai savoir* a donné lieu à toute une gamme d'interprétations. L'auteur note celle de Heidegger qui voit dans l'*Insensé* « un homme à la recherche de Dieu » ; celle de Jaspers qui écrit : « Nietzsche ne dit pas : il n'existe pas de Dieu, ni je ne crois pas en Dieu, mais : Dieu est mort » (p. 176).

Pour M. Murin, l'interprétation de la 'mort de Dieu' dans la pensée originale de Nietzsche doit prendre son point de départ dans la conception nietzschéenne de l'origine ou de la naissance des dieux. Nietzsche applique constamment la méthode généalogique.

L'auteur de l'article développe trois points principaux : l'origine ou la naissance des dieux ; la passion propulsive de Nietzsche vers la grandeur de l'homme, le contexte de la mort de Dieu dans la pensée nietzschéenne.

L'auteur note que deux convictions sont à la base même de la pensée de Nietzsche : une conviction athée qui structure sa pensée et une conviction corrélatrice qui est celle de la grandeur de l'homme.

LS. Émile BLANCHET

L'Esprit-Saint (Publications de Fac. univ. Saint-Louis, Bruxelles, n. 10.). Un vol. 23 × 15 de 206 p. Bruxelles, Faculté Universitaire Saint-Louis, 1978.

Comme le dit l'*Avant-propos*, « ce livre ne constitue pas un traité complet ou systématique. Il suppose, au contraire, toute la structure théologique classique qu'il éclaire par d'autres voies et dans certaines seulement de ses dimensions. Il risque diverses lectures d'une réalité qui dépasse, par essence, toute lecture univoque, totalisante, dogmatique au sens durci et négatif du mot, mais il appelle et accueille les lectures multiples, pour autant qu'elles demeurent conscientes de leurs limites. Aussi a-t-on mis sur la pluridisciplinarité en faisant appel à des disciplines distinctes : exégèse, philosophie, psychanalyse, théologie. Ces cheminements divers ne sont pas sans communications réciproques » (pp. 7-8). Contenu : R. Laurentin, *La redécouverte de l'Esprit-Saint et des charismes dans l'Eglise actuelle* (11-38). P. Beauchamp, *L'esprit-Saint et l'Écriture biblique* (39-64). J. Greisch, *Le témoignage de l'Esprit et la philosophie* (65-96). R. Sublon, *L'Esprit-Saint dans la perspective psychanalytique* (97-130). J. Wolinski, *Le mystère de l'Esprit-Saint* (131-164). Le tout se termine par une révélatrice : *Discussion d'ensemble* (163-203). On ne peut que se féliciter de la parution des excellents textes de la session théologique qui, en 1977, sous l'égide et grâce au dévouement du professeur Daniel Coppieters de Gibson, avait été organisée par l'École des sciences philosophiques et religieuses des Facultés Saint Louis.

Jean-Dominique ROBERT

HEGEL, **Les écrits de Hamann**. Introduction, traduction, notes et index par Jacques Colette (« Bibliothèque philosophique »). Un vol. 22 × 13 de 143 pp. Paris, Aubier Montaigne, 1981.

L'auteur n'est plus à présenter au public philosophique. On sait, en effet, que Jacques Colette, après avoir consacré plusieurs années à l'enseignement universitaire en France et en Belgique, est actuellement chercheur au C.N.R.S. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur Kierkegaard, notamment *Histoire et Absolu* (1972), et de très nombreux articles concernant la philosophie du XIX^e siècle et la *Phénoménologie* husserlienne. Par contre, il est opportun de donner quelques éclaircissements sur le texte de Hegel dont la